Les Poules.

Quand le capitaine Sigle prit sa retraite, il réalisa son rêve : se retirer à la campagne et élever des poules. Il y aspirait depuis dix ans. Tout comme un autre, il avait connu l'ivresse du danger et l'espoir du triomphe. Malheureusement, le tailleur avait cousu le premier galon d'or à ses manches en un mauvais moment : 1870. A quoi bon être brave, pour échouer à Sedan ? Bien la peine de s'évader des prisons d'Allemagne pour attraper une balle en pleine poitrine, à Loigny !

Un tel début avait pesé sur son existence ; il était resté, sans en bien revenir, sous ce coup d'assommoir. De cette tourmente de sang et de flamme, de cet orage fulgurant, il était tombé l'aplatissement de petites garnisons mornes, d'un train-train que la sonnerie d'heures égrenait en éternels exercices, inspections de chambrées, papotages du mess, silences recueillis devant l'absinthe — deux morceaux de sucre et modérément forte — du café des Officiers.

Le capitaine Sigle avait végété trente ans dans cette sorte de rêve confus, grave et triste.

Sa blessure, qu'il portait sur le poitrine,—la moire rouge du ruban, la croix que Chanzy lui avait épinglée au-dessus du cœur,—sa blessure l'avait rendu impropre au service actif. Son avancement s'en ressentit. Son humeur aussi. Il dut se cantonner dans les fonctions honorables et paisibles de la surveillance de l'habillement.

Il y porta son zèle, cet esprit d'abnégation qui est la plus haute vertu militaire. Il fut le grand-maître de magasins spacieux où régnaient l'odeur du drap et celle du cuir, où, empilées à plat, des tuniques montraient la toile bise de leurs doublures, où des capotes bleues allongeaient, où des brodequins durs, cloutés comme des fers de cheval, s'amoncelaient en tas noirs et âcres. Quand, gauche et raide, un bleu se tenait dans une capote trop large et un pantalon trop court, fixe, c'était le capitaine Sigle qui, d'une voix sans douceur mais sans dureté, terne, inflexible comme le destin, lui disait : " Allongez vos bretelles ! Tendez le bras, pliez le ! demi-tour ! " Et d'un savant coup de doigt il tirait à point l'étoffe, de la paume effaçait les plis. Le mannequin prenait forme. L'homme s'éloignait presque soldat.

Le capitaine n'avait pas de parents, pas de femme, pas d'enfant. Mais il possédait une humble maison entourée d'un grand champ, dans la banlieue morte d'une ville du Midi. Ce fut là qu'il se retira et qu'il eut des poules.

D'abord peu, puis davantage.

La maison était délabrée, le champ inculte, le potager envahi de ronces. Il eut beaucoup à faire pour nettoyer, défricher, replanter Puis il lui fallut loger son petit monde. De ses mains il cloua des treillages, maçonna un bassin, tressa des pondoirs, scia les planches de la maisonnette, confectionna des juchoirs. D'où lui venait ce goût pour les poules ? Il eût été bien embarrassé de le dire. Sans doute d'une hérédité paysanne très ancienne.

Dès lors, le capitaine Sigle fut heureux. Il trompait l'oisiveté, si redoutable aux retraités ; la verdeur de sa vieillesse avait un but. Levé à l'aube, couché tôt, vivant de rien, consacrant sa maigre pension à l'accroissement de ses pensionnaires, le capitaine s'occupait exclusivement de sa compagnie.

Car il possédait au bout de deux ans une compagnie complète ; parti de l'escouade, quatre femelles et un coq, le peloton, doublé, quadruplé, s'élèverait bientôt au bataillon, finirait par le régiment. Habitué aux états, aux comptes, le capitaine Sigle tenait avec soin ses livres ; il y inscrivait les achats de poules, " la classe," les poussins, " les enfants de troupe," les poulets, " les bleus," les coqs, " les sergents-majors." Le grain et la paille figuraient en longues colonnes d'additions reportées sur les pages nettes de cette comptabilité réglementaire, sans grattages, à laquelle le général inspecteur n'eût rien trouvé à dire, sinon : " Mes compliments, capitaine ! "

Que d'heures agréables passait le capitaine Sigle. Tantôt il balayait le poulailler, renouvelait l'eau ; tantôt, fumant sa pipe à l'ombre d'un figuier, il considérait les poules compassées, leur air avare et pincé de femmes de la campagne, leur façon prétentieuse de boire, la tête renversée. Il surveillait les coqs dansant leur pas de séduction ; les cochinchinois, avec leurs pattes emplumées, semblaient empêtrés dans des pantalons tombants. Les poussins d'un jaune-canari, pelotes tièdes de duvet, gardaient encore la forme de leur coquille.

Sans idée de lucre, le capitaine en vint à vendre le trop-plein de sa basse-cour, prix coûtant, non surfait. La réputation de son poulailler gagna la ville. On vint le visiter. A un concours agricole, ses Faverolles et ses Houdan furent primés.

Rien n'eût troublé cette existence d'un sage si le malheur n'était brusquement tombé.

Ce ne fut pas l'invasion d'une horde de rats ; ce ne fut pas l'inondation, ce ne fut ni la foudre, ni l'incendie : ce fut sous l'aspect d'une femme encore jeune, encore belle, qui portait une robe rose, un chapeau rose, une ombrelle rose, qui souriait avec des dents inaltérables,—et pour cause,—une femme très distinguée dont les poignets tintaient de gourmettes d'or, et qui, avec un long nez, des yeux de velours noir, un mince et haut corps, faisait irrésistiblement songer à un renard. Elle se tenait au bord du chemin et contemplait les poules.

C'était, elle lui tendit sa carte, une très grande dame, noblesse étrangère. Elle habitait la ville ; sa santé délicate.... elle toussa. Elle avait besoin d'œufs frais, de poules, nourriture de malade. On lui avait vanté les " produits " du capitaine. Mais elle ne pourrait revenir, étant trop facilement lasse ; qu'il voulût bien envoyer la commande. Et elle souriait, et elle le regardait comme jamais femme ne l'avait regardé. Ah ! ces étrangères, quelle séduction, quand elle le veulent bien ! .... Puis l'apparition se dissipa ; et le pur, le simple, le bon capitaine Sigle resta rêveur, oublia de triturer une pâtée, négligea de renfermer sa dernière couvée.

Il n'avait jamais aimé.

Le lendemain, tiré à quatre épingles, en de vieux habits bien propres, un panier sous le bras (les poules,) un autre à la main (les œufs,) il s'en fut sonner à la grille de la villa qu'occupait la marquise. Elle était étendue sur un canapé de rotin, un chien fauve à ses pieds, une guitare dans le gazon. Sa joie, à la vue des œufs, fut enfantine. Elle appela, et un négrillon en livrée parut, qui débarassa le capitaine. Elle fit des questions. Etait-ce difficile d'avoir un beau poulailler ? S'il consentait à lui donner des conseils .... Ses demi-confidences laissèrent entrevoir une vie douloureuse et singulière ; son regard, son sourire appelaient la confiance.

Pourquoi, de quoi le capitaine se fût-il méfié ? Et elle-même, en aventurière experte, qu'un hasard amenait ici, qu'un caprice remporterait, entrevit-elle plus, d'abord, qu'un passe-temps ? l'amusement de berner un pauvre homme ? Ou professait-elle que toute aubaine, si chétive soit elle, est bonne à prendre ? Quoi qu'il en fût, le capitaine revint. Souvent, puis tous les jours. Avec ses œufs, avec ses poules, que savourait l'ensorceleuse au fin museau de renard. Il finit par transporter son poulailler dans une arrière-cour chez la marquise. Il ne revint pas, ce soir-là, dans sa petite maison. Il l'avait vendue : la marquise avait besoin d'argent .... des procès compliqués .... sûre de gagner.... Puis, ce fut champ qui s'en alla, pest ! fondu en un billet bleu.

Un premier du mois, le capitaine Sigle, qui avait été toucher à la ville son quartier de retraite, trouva, au retour, la marquise envolée, la maison vide, pas un clou, pas un meuble, pas un œuf.

Stoïque, il tourna les talons. Depuis, il habita la ville. C'était un si brave homme qu'on trouva méchant ce mot du percepteur, qui passait pourtant pour un gaillard diablement spirituel : " On peut se bien connaître en poules et être refait par une.... jeune femme ! "

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

COLLEGE SOULÉ.

601 et 607 Rue St-Charles

En face de la Place Lafayette.

Soyez en état de remplir une position avant de la chercher.

Ecoles de commerce, de sténographie, et d'anglais de premier ordre, supérieure sous tous les rapports. Etudiants admis à n'importe quel moment. Une école du soir supérieure avec cours d'anglais de sténographie et d'affaires.

Venez et laissez nous vous montrer les avantages de ces cours pour les garçons ambitieux et les jeunes gens et les femmes qui cherchent à obtenir de l'avancement. Taux d'enseignements raisonnables.

Votre enseignement gratuite si vous trouvez uné autre école d'affaires dans la ville qui égale la notre en facilités modernes, cour pratiques et faculté expérimentée.

Notre département de Service Libre aide les gradués à trouver de l'emploi. La sténographie Isaac Pitman est la Première au Monde. Pas de fausses représentations pour nous faire patronner.

Les dames sont reçues dans tous les départements. Avancement rapide par instruction personnelle.

GEO. SOULÉ & SONS.

30sept—1 an—dim

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

Ligne directe au Hâvre, Paris (France).

Partant tous les jeudis, à 10 h. A. M.
Du quai No 42, Rivière du Nord, pied de la rue Morton.

*LA LORRAINE, 30 mai.
*LA SAVOIE, 6 juin.
*LA PROVENCE, 13 juin.
*LA LORRAINE, 20 juin.
*LA SAVOIE, 27 juin.
*LA TOURAINE, 4 juillet.

*Vapeurs à double hélice.
Départ extra :
LA BRETAGNE, 1er juin, 3 P. M.

NOUVELLE-ORLEANS-HAVRE

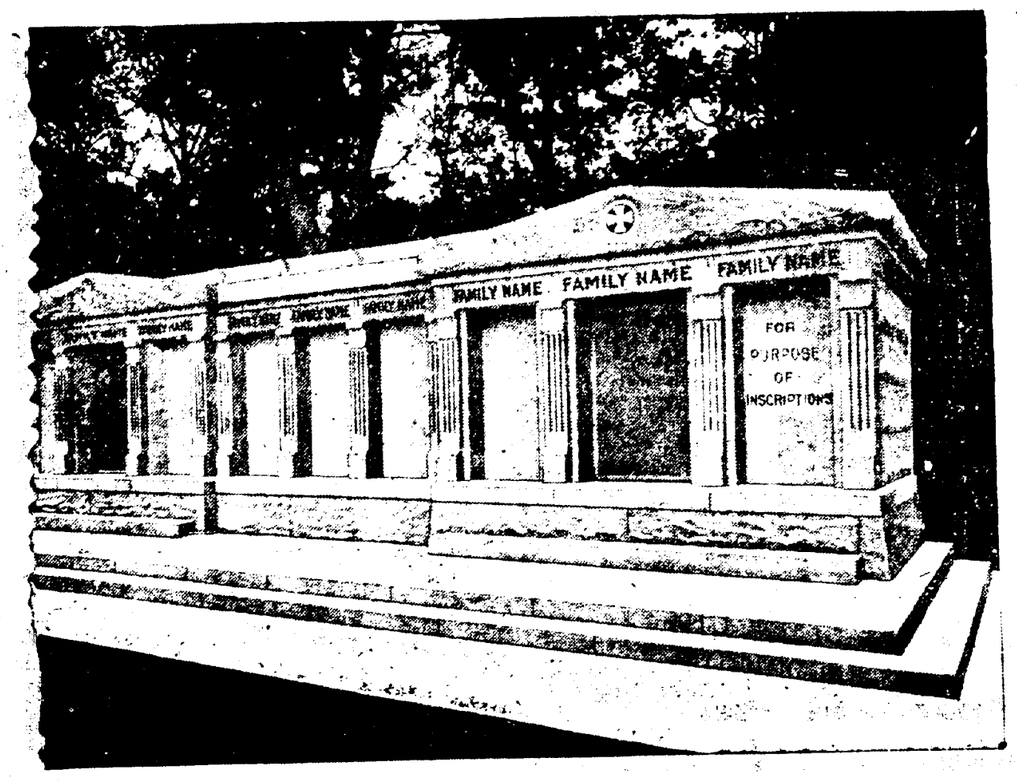
LIGNE DIRECTE.

S. S. LOUISIANE, 21 mai 1907.

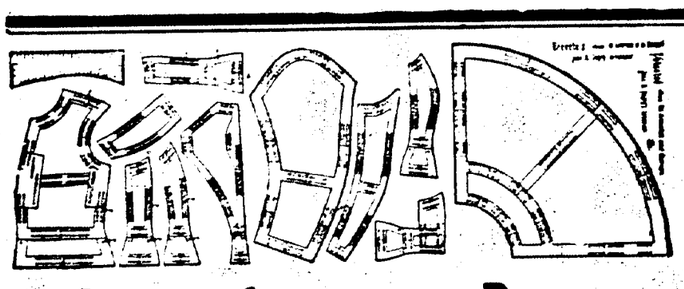
(Prend des passagers d'entrepont.)

Passage de Première Classe - - $80.00
Passage d'Entrepont - - - - - $37.00

FRANK J. ORFILA, Agent général du Sud
No 802 rue Commune, bâtisse Hennen.
1er mars—1 an



A VENDRE — Les caveaux dont on voit ci-dessus la gravure. Ils sont en granit, au cimetière St-Louis No 3, Avenue de l'Esplanade. Il en est qui ont une contenance de 12 grands cercueils et d'autres de 6. Chacun est distinct des autres, et tous seront vendus séparément à des prix très réduits. S'adresser à CHAS. A. ORLEANS, No 319 Rue Carondelet ou au Gardien.



Le conformateur Peyry

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

Nous avons l'honneur de vous annoncer qu'une branche de notre Académie Nationale de Paris, France, pour coupe de vêtements, est ouverte à la Nouvelle-Orléans, 2004 avenue St-Charles, sous la direction de Monsieur F. Guérin, le grand couturier de cette ville.

S'il est une institution dont la Nouvelle-Orléans ait besoin, c'est bien une Académie de Coupe de Vêtements pour hommes, femmes et enfants. Le grand succès que nous avons obtenu avec les académies établies dans les premières villes d'Europe et d'Amérique, nous fait espérer un égal succès à la Nouvelle-Orléans, attendu qu'un établissement de ce genre sera le seul en cette ville.

A l'avenir, ceux qui désireront étudier cet Art, si utile, indispensable même, ne seront plus forcés d'aller à l'étranger apprendre des coupes anciennes et surannées.

Le " Conformateur Peyry " est le système du vingtième siècle ; c'est ce qu'il faut aux tailleurs pour hommes et pour femmes, aux modistes en robes et aux dames qui désirent confectionner elles-mêmes leurs vêtements.

Cette invention rivalise avec la machine à coudre quant à son utilité ; et toutes les personnes qui s'intéressent à la coupe, à la confection et à l'élégance des vêtements des deux sexes, trouveront ce système scientifique d'une grande valeur pour le coupeur de peu d'expérience, et d'une grande utilité pour une personne expérimentée qui, ayant obtenu succès et renommée, désire pousser son savoir jusqu'à la perfection.

Le " Conformateur Peyry " est un système d'une grande précision appliqué à la coupe des vêtements, avec ou sans coutures. Il fonctionne de deux manières : s'ajuste aux mesures prises sur la personne et se conforme à toutes les courbes et lignes du corps ; s'ajuste aussi en le plaçant sur la personne même et prend les contours du corps horizontalement et verticalement. Breveté en 1899, et médaillé à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, il est donc universellement recommandé. Le système est expliqué par un livre illustré renfermant 1048 différents diagrammes et dessins. Les dames et les messieurs pourront à première vue en comprendre les secrets, et quelques explications et un peu de pratique les rendront maîtres de cet art de la coupe. Des diplômes seront donnés aux élèves qui suivront un cours complet.

Nous faisons une déduction de $15.00 à chacun des lecteurs du journal l'ABEILLE qui se présenteront ou qui enverront par la poste un coupon de l'ABEILLE.

Les personnes ne pouvant se rendre à l'Académie apprendront le système par correspondance.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à l'inventeur, Jean B. Peyry, Post Office Box 570, ou en personne à l'Académie, 2004 avenue St-Charles, N. O. Lne.

Des représentants sont demandés pour l'Amérique et l'Europe.

QUI EST ST-PAUL, L'ENCANTEUR ?

Demandez-le à l'Abeille.

19 mai—1 an

CHEMINS DE FER.

Q. & C. ROUTE

New Orleans AND Northeastern Railroad.

LES EXCURSIONS DU MERCREDI A

LUMBERTON, Miss.,

AUX POINTS INTERMEDIAIRES

seront reprises

LE 10 AVRIL,

Avec le même horaire que

L'EXCURSION DU DIMANCHE.

Quittant la Nouvelle Orléans 7:40 heures a. m

Bureau où se vendent les billets,

211 rue St-Charles.

Dépôt au coin des rues Press et Levée.

La Compagnie de Chemin de

Yazoo & Mississippi Valley.

Départs Quotidiens	Bulletin observé 2 AVRIL 1905	Arrivées Quotidiennes
No 8	Express de Memphis	No 13
3:15 m.	Trains réguliers de Memphis, Tenn., faisant des stations locales.	8:15 a. m.
No 22	Express de jour locale	No 27
:00 a. m.	Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires ;	5:50 p. m.
No 34	Bayou Sara Accom'tn	No 9:40
p. m.		a. m.
No 36	Excursion Dimanche	No 37
:00 m.		9:40 p. m.

BUREAU DES TICKETS.
ST-CHARLES ET COMMUNE.

JOHN A. SCOTT,
Assistant Gén. Agt. Pass.
A. J. McDOUGALL, D. P. A.,
Nouvelle Orléans.

CHEMINS DE FER

LA ROUTE PAR EAU

— A —

L'Exposition de Jamestown

Prenant effet le 25 juin la

Compagnie du Southern Pacific Atlantic S.S. Lines

Ligne de New York-Nouvelle Orléans vend des billets pour l'aller et le retour de la

NOUVELLE ORLEANS A NEW YORK
via NORFOLK et chemin de fer

Arrêts permis à Norfolk.
$40.00 limité au 15 déc. 1907.
$53.00 limité 60 jours.
Les SS Antilles, Momus, Comus, Proteus, maintenant faisant le service et bientôt la Créole.
S'adresser au
BUREAU DES BILLETS EN VILLE,
227 RUE ST-CHARLES.
PHONE MAIN 4027.

1er sept

Littérature de Villégiature d'Eté.

L'Illinois Central Railroad

vous fournira de la matière à lire vous donnant des détails complets des lieux fréquentés dans n'importe quelle partie du pays que vous ayez en vue,

Colorado, Wisconsin, Michigan, Canada, Etat de New York et la Côte du Pacifique,

sont nos spécialités, mais nous pouvons vous offrir un service de choix pour n'importe quelle partie du

CONTINENT.

Taux spéciaux et billets d'ÉTÉ en vente du 1er JUIN bons jusqu'au 31 OCTOBRE. Voyez ou écrivez-nous à propos de votre voyage.

A. J. McDOUGALL,
Div. Pass. Agent.
Illinois Central R. R.
Nouvelle-Orléans, Lne.

LA — LIGNE DE JAMESTOWN VIA L&N

Chars dortoirs Pullman pendant tout le trajet, quittant la Nouvelle Orléans chaque jour à 8 heures p. m. sur la

NEW YORK AND NEW ORLEANS LIMITED,

arrivant à NORFOLK [Exposition de Jamestown] à 9:55 heures a. m. le deuxième matin. Ceci est le seul train de la Nouvelle Orléans composé exclusivement de char Pullman équipé et vestibules d'un bout à l'autre du voyage. Pas de billets de deuxième classe reçus sur ce train.

Char de Club, Char de Salle à Manger et Char d'Observation.

Plusieurs taux à bon marché pour l'aller et le retour et différentes routes.

Renseignements détaillés au Bureau des Billets du L. & N. Téléphone Main 4028.

15mars—

"Ozone Route"

New Orleans Great Northern

EXCURSIONS $1.00

POUR L'ALLER ET LE RETOUR

— LES —

DIMANCHES ET MERCREDIS

Nouvelle Orléans, Lne.

— POUR —

Covington	Maud
Claiborne	Mandeville
Abita Springs	Burford
Mandeville Jct.	Lacelle
St. Tammany	Pleasant Grove
Florenville Jct.	

Le train quittant la Station de la rue Press à 7:20 a. m. Arrivant à la Nouvelle Orléans à 7:20 p. m.

— LES —

DIMANCHES (seulement) pour

Bogalusa	Bush
Rio	Talisheek
Gravelpit	Wortham

Le train quittant la Station de la rue Press à 7:20 a. m Arrivant à la Nouvelle Orléans à 7.20 p. m

LES BEAUX CHARS VESTIBULES SUR TOUS LES TRAINS, INCLUANT LES CHARS CAFE-SALON.

Pour plus amples informations s'adresser à

G. B. AUBURTIN, G. F. & P. A.
No 705 rue Gravier, sous l'Hôtel St Charles.
(Phone Main 488.)

27 sept—27

Feuilleton

DE L'Abeille de la N. O.

LES ÉCREVISSES

changements bouleversaient la bonne fille qui sentait bien qu'elle perdait, elle, cette chère indépendance dont elle n'avait jamais parlé et qui lui était pourtant aussi précieuse qu'à Frinette.

Enfin, pour rien au monde, elle n'aurait voulu la quitter, elle devait se transformer, rompre résolument avec toutes les fantaisies du passé, mériter pleinement l'estime que lui avaient rendue la duchesse, Roger Verneuil et sa femme ; c'était quelque chose comme une conversion : la cigale devenant fourmi.

Heureusement, Roger Verneuil à qui elle avait beaucoup plu, dès qu'ils s'étaient trouvés en contact intime, se rendait compte de cet état de transition et atténuait le regret, la mélancolie, la gêne de Marion, par la camaraderie un peu brusque avec laquelle il la traitait, et sous laquelle elle sentait si bien son estime, sa reconnaissance !

Elle trouvait certes autant d'affection et de gratitude chez Jacqueline ; mais c'était entre femmes, avec simplement du sentiment, des élans de cœur : l'estime, la considération, que lui montrait Roger Verneuil, la refaisaient une honnête femme, que tout le monde devrait respecter.

Mais sa plus grande satisfaction, c'est que, dans ce logis, sa petite Frinette lui était enfin rendue : Mme Roger Verneuil, à peu prés absorbée par ses enfants, son mari, sans cesse à son bureau, ne pourraient guère s'occuper de la jeune fille ; et la duchesse, ayant accompli son œuvre de dévouement et de charité en grande dame qui secourt toujours les affligés, ne pouvait plus apparaître désormais que d'une façon lointaine, dans leur intimité.

Elle avait en effet dit en quelque sorte adieu à Frinette, ce matin, quand elle quittait la maison de refuge de Montmartre, lui demandant simplement de lui écrire toutes les semaines pour la tenir au courant de sa santé et de ses efforts. Quant à elle, elle allait partir aujourd'hui même pour sa campagne de Sartreville, où le duc, revenant d'Angleterre, devait donner quelques séries de chasses.

Comment Marion, et tout son entourage, et même Frinette, auraient-ils deviné que la duchesse reprenait simplement la comédie qu'elle devait au monde, à sa famille ? Car il ne fallait pas qu'il y eût dans son existence autre chose qu'un des innombrables actes de charité, de générosité, dont sa vie était habituellement faite : — tandis que son mari demeurait encore quelque temps en Angleterre, elle était revenue à Paris, pour y surveiller ses œuvres ; le duc rentrant à Sartreville, elle l'y rejoignit bien vite, pour en faire les honneurs à ses amis : rien d'anormal ne s'était donc passé dans son existence.....

Et, cependant, sa fille adorée lui avait été rendue, et elle la possédait maintenant à jamais ; car, si elle semblait la redonner à Jacqueline, à Roger Verneuil, et surtout à cette brave Marion, son influence si bienfaisante, si puissante, ne cessait pas de régner sur la petite Frinette.

Dans cette journée, ce fut un défilé de fournisseurs apportant à la jeune fille une foule d'objets choisis par la duchesse et qui allaient si bien l'envelopper dans les moindres actes de sa vie qu'elle ne pourrait pas ne pas penser à elle continuellement, dans le domaine moral comme dans le domaine matériel : car des livres lui étaient envoyés aussi, sans un conseil, sans une parole d'explication, mais dont le choix signifiait si bien : " Voilà de quoi, il faut, désormais, nourrir votre cerveau, vos aspirations.... Voilà les modèles que vous devrez suivre....Voilà ce qui achèvera de faire de vous la jeune fille que vous n'auriez jamais dû cesser d'être ! "

Ces soins, si profonds, commençaient à troubler Frinette, dont la conscience lui criait :

A continuer.

Silvain retroussa son pantalon jusqu'au-dessus de la rotule, enfonit le bas de sa blouse dans la ceinture, et il allait allumer sa lanterne sourde, quand un bruit attira son attention. Il se blottit aussitôt derrière une touffe d'ajoncs, et put se convaincre que quelqu'un l'avait précédé.

Là-bas, à une cinquantaine de mètres, Dugnas, le garde particulier de Mme la comtesse de Bayles, propriétaire de la vallée et des cent-cinquante hectares de bois qui l'entouraient, se livrait consciencieusement à une opération des plus simples.....

Dans un massif de noisetiers, il commença par couper dix baguettes bien droites de moyenne grosseur, au bout desquelles il fixa une ficelle qui supportait à son extrémité ce genre de filet bien connu des pêcheurs d'écrevisses, sous le nom de " balance."

Cela fait, il s'assit sur l'herbe, sortit d'un carnier une masse sanguinolente de mou de veau qu'il découpa tranquillement en dix parts à peu près égales. Ensuite, chaque part fut attachée par un fil aux mailles de chaque balance et arrosée délicatement de quelques gouttes d' " essence d'aspic," qui n'est autre qu'une essence non rectifiée de lavande, et qui a la propriété d'attirer les précieux crustacés.

—Ah ! mon gaillard ! je t'y prends, pensait Silvain derrière sa touffe d'ajoncs.

C'étaient deux anciens camarades d'école et de régiment. Ils habitaient Palonges, à une demi-lieue de là. L'un était cultivateur journalier et quelque peu braconnier à l'occasion. L'autre était tout simplement garde, garde particulier et garde champêtre, il est vrai, car il figurait au budget de la commune et à celui de la comtesse de Bayles. Naturellement, l'animosité qui avait remplacé leur camaraderie était en raison de la distance qui séparait leurs fonctions sociales.

L'idée que le hasard lui permettait, ce soir-là, de surprendre Dugnas en fraude remplissait Silvain d'un doux émoi.... Et le cas lui paraissait singulièrement grave : pêche exercée nuitamment, en temps prohibé, par un fonctionnaire assermenté ....Tout doux .... tout doux ! La prochaine fois que Dugnas le menacerait d'une contravention, comme cela lui était arrivé à maintes reprises, il saurait lui river son clou .... non pas qu'il fût rancunier, certes ! Les écrevisses foisonnaient dans le ru, il en resterait toujours assez pour Silvain.

Tout de même, c'était bien embêtant d'avoir fait une demi-lieue pour s'en retourner bredouille... Encore si Dugnas s'était dépêché pour lui laisser la place libre ! mais il n'en finissait plus .... A quoi bon s'embarrasser de tant de manigances pour prendre un cent d'écrevisses ? Silvain, lui, avait un moyen bien plus expéditif : son filet pendu au cou, il barbotait dans l'eau, sa lanterne à la main gauche, la droite fouillant sous les pierres et les racines.....

Enfin, le garde se leva et se mit en quête des bons endroits .... Derrière le rideau d'arbres qui foyait dans la perspective nocturne en épousant tous les méandres du ruisseau, sa silhouette apparaissait, disparaissait avec des allures discrètes, presque mystérieuses.... Il allait doucement, à pas de loup, et quand il jugeait un lieu propice, ses épaules semblaient lui rentrer dans le cou, ses genoux fléchissaient, son torse s'incurvait sur la rive, il langait mollement à la surface de l'eau la balance à laquelle le courant, léger, imprimait une direction oblique jusqu'à ce qu'elle touchât le fond ; après quoi, Dugnas déposait sur le pré l'extrémité de la gaule.

—Et d'une ! .... Et de deux ! ....Et de trois !....

La pose méticuleuse des dix engins, espacés sur un parcours de quatre à cinq cents mètres, dura ainsi trois quarts d'heure environ....

Pendant ce temps, Silvain se glissait sournoisement derrière les vieux troncs de saules et d'aulnes, soulevait délicatement les gaules et ramenait d'un mouvement vif les balances sur le pré. La première contenait dix-